

Qu'est-ce que j'ai donc fait ? Est-ce parce que je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère ? Oui, n'est-ce pas ? C'est parce que je suis une fille de l'hospice... une orpheline ?... je ne suis pas libre... je ne suis qu'une esclave ?... J'appartiens à l'administration et elle à tous les droits sur moi. Je ne suis rien. A qui me plaindrais-je ? Personne ne voudrait m'entendre... Mon Dieu, monsieur, je vous en prie, ayez pitié de moi...

—Votre enfant est plus intéressant pour nous que sa mère.

—Je suis cependant bien punie, par l'abandon de son père et de ce que je ne puis rien dire. Pourquoi me punir deux fois et avec autant de barbarie ? Ah ! si Henri était ici, cela le troublerait, j'en suis sûre, et quand bien même il n'aurait plus d'affection pour moi, qui l'ai tant aimé, il aurait compassion de ce pauvre petit et il vous ordonnerait de me le laisser.

—Qui vous prouve qu'il ne sait pas ce qui se passe ?

Et comme elle se taisait, tout emplie d'horreur :

—Qui vous prouve qu'il ne l'a pas autorisé ?...

—Vous mentez ! Vous mentez !... dit-elle.

Le directeur haussa les épaules :

Elle essuya son front couvert d'une grosse sueur :

—Tenez, monsieur, dit-elle, je vais vous proposer une chose. Cela arrangera tout peut-être. Laissez-le moi, mon petit. Je le nourrirai. Je l'élèverai. Vous me ferez surveiller étroitement. Vous verrez comment je me conduis. Si dans ma conduite, désormais, vous trouvez quelque chose de répréhensible, une fois, rien qu'une fois seulement, eh bien, alors, monsieur, vous me prendrez mon fils... Oui, vous me le prendrez... Je ne vous le disputerai plus... Je vous en reconnaitrai le droit...

Et haletante, sans arrêter :

—Mais si, au contraire, je me conduis bien, si jamais un reproche contre moi n'arrive jusqu'à vous, vous me le laisserez... Vous verrez que je ne suis pas une mauvaise mère...

Et elle pleura, enfin, elle pleura avec des sanglots horribles.

Mais le directeur avait son opinion faite.

Il laissa échapper un geste d'impatience.

Alors elle vit bien que tout ce qu'elle dirait serait inutile. Elle n'était pas la plus forte. Ces gens-là étaient les maîtres.

Elle embrasse son petit :

—Mon enfant ! Mon enfant !

Elle s'affaisse dans son lit sans plus de force. Et quand elle voit que les autres viennent à elle, sans pitié, elle perd connaissance.

—C'est heureux, dit le directeur.

Et l'infirmière emporte l'enfant.

Ils s'éloignent de Marie-Thérèse. Ils la laissent. Elle est seule.

Elle revient à elle sans secours, et quand elle ne voit plus l'enfant elle a, vers ceux qui le lui ont volé, — car c'est un vol, — une imprécation de rage et de désespoir.

On avait immatriculé l'enfant.

Elle ne le reverrait plus ; des années s'écouleraient avant qu'elle eût le droit de le redemander et qu'on le lui rendit.

C'était un crime, un vrai crime, qu'on avait commis sur elle ; un crime administratif, comme il s'en commet encore, trop souvent, dans l'Assistance publique en province.

Quand elle fut complètement remise, elle reprit son travail. Mais elle était d'une tristesse sombre et silencieuse.

Elle n'entendait même pas les plaisanteries cruelles que ses camarades lui lançaient.

Elle avait écrit à Henri, dès qu'elle en avait eu la force.

Elle lui raconta qu'elle était mère, elle lui dit qu'il aurait dû se préoccuper de cet enfant qui était le sien ; elle lui révéla qu'on le lui avait enlevé et que désormais ce petit n'avait plus de parents.

Et elle lui demanda d'avoir compassion d'elle et de lui faire rendre son fils, de venir au moins la voir, au moins une fois ; de lui écrire une lettre si courte qu'elle fût — de lui donner signe de vie, s'il ne pouvait encore révéler à son père la vérité entière.

Elle reçut enfin une réponse : le misérable lui avouait que le mariage qui avait été contracté en Belgique était nul, sous un nom supposé et qu'elle eût à le laisser en repos.

Marie-Thérèse faillit mourir à cette horrible confidence. Puis le mépris fut le plus fort et elle se reprit, mais dans son cœur, germa une étrange haine, née de sa maternité inconnue et méprisée.

Les années s'écoulèrent.

Et sa vie allait changer.

Elle avait vingt ans environ. Elle était trop séduisante pour ne pas être souvent remarquée, mais tout amour possible semblait mort en elle.

Elle ne voulait plus ni aimer ni être aimée.

Elle le fut pourtant bientôt. Depuis quelque temps déjà elle avait vu rôder autour d'elle le fils d'un fermier des environs, nommé Jean Violaines, qui ne négligeait aucune occasion de la rencontrer, de la voir, et même de lui parler.

Elle le connaissait bien, ce manège, et elle ne s'y laissait plus prendre, maintenant.

Cependant, il semblait si bon et si timide qu'elle ne pouvait le comparer aux autres.

Mais à quoi bon rêver à des choses heureuses ? Sa vie était manquée. Son cœur avait reçu une trop profonde blessure.

Alors, au début, elle resta indifférente à cet amour qui se manifestait de plus en plus clairement, et tous les jours avec plus d'ardeur chez Jean Violaines.

Mais elle avait beau faire, quelque chose lui disait que Jean ne l'aimait pas comme l'avait aimé Milberg, non, pas de la même façon.

Enfin, après de longues hésitations, il finit par lui parler.

Et s'enhardissant tous les jours un peu, il lui dit combien il la trouvait belle et combien il l'aimait.

Il tremblait beaucoup en parlant et il n'osait presque la regarder. Il avait constamment les yeux bessés.

C'était un grand garçon maigre, à moustaches blondes, aux yeux bleus très doux, qui paraissaient encore plus bleus à cause du hâle très foncé de la figure.

Il avait vingt-cinq ans environ. Sans être riche, la ferme de la Pierre-de-Marbre, qui appartenait à son père, lui donnait de l'aisance, — une aisance gagnée au prix d'un travail acharné et qui, tous les ans, dépendait aussi du ciel plus ou moins clément, de récoltes plus ou moins généreuses.

—Marie, dit-il, j'ai été bien hésitant à vous parler. Pourtant je ne puis pas rester toute ma vie à vous aimer sans vous le dire. Je vous aime, Marie, et puisque vous n'avez pas de parents auxquels je pourrais m'adresser, c'est à vous que je viens demander si vous voulez être ma femme.

Elle tressaillit. Sa femme !

Ce doux mot, jamais elle ne l'entendait que dans ses rêves et alors elle en était bercée comme par une musique.

Jamais Henri de Milberg ne l'avait prononcé devant elle.

Elle y avait fait attention jadis, cela la frappait, maintenant.

Et Jean Violaines, du premier coup, lui disait :

—Vous n'êtes rien, soyez une femme ; vous faites ainsi la conquête d'une famille. Vous me rendrez heureux et moi je ferai tout ce que je pourrai pour que vous ayez du bonheur.

Elle sentit ses yeux se mouiller de larmes et elle adressa au jeune homme un regard d'infinie reconnaissance.

Mais elle secoua la tête. Le désespoir était dans son cœur.

—Non, non, dit-elle, n'y pensez plus, monsieur...

—Pourquoi ? dit-il alarmé.

—Parce que je ne puis pas être votre femme.

—N'êtes-vous pas libre ? Vous n'avez ni père ni mère... Vous ne dépendez que de votre volonté.

—C'est vrai... Je ne veux pas !...

Il resta interdit. Pourtant, elle avait l'air si triste en disant cela qu'il reprit un peu de courage.

—Vous ne m'aimez pas ? Vous ne m'aimerez jamais ?

—J'ai beaucoup d'affection pour vous, monsieur Jean, une affection qui m'est venue tout de suite et qui est très douce. Je suis certaine que ma vie serait bien calme auprès de vous. Et, croyez que je sens bien tout le prix de l'offre que vous me faites, à moi qui suis une pauvre fille de l'hospice... Votre femme, monsieur Jean, votre femme !

—Ma femme, oui, Marie, et je vous en supplie, ne me refusez pas !

—Non, non, adieu, monsieur Jean, n'y pensez plus...

Et elle allait partir. Ils étaient dans un petit chemin humide encaissé entre deux très hautes et très larges haies, derrière la filature.

C'était là qu'il l'avait rencontrée, après l'avoir longtemps guettée.

Elle avait déjà fait quelques pas, remontant vers la filature. Elle s'en retournait lentement, d'un pas fatigué, ému, devinant qu'il ne bougeait pas et qu'il la regardait.

Puis elle l'entendit qui courait derrière elle.

Elle s'arrêta.

—Enfin, Marie, dites-moi du moins la raison ?

—La raison ?

Elle soupira. Elle hésitait. La dirait-elle ? S'il ignorait tout, elle allait lui briser le cœur. Et sûrement, il ne connaissait rien de son histoire, car il y eût fait des allusions déjà.

Mais si elle se taisait, il insisterait une autre fois. Il s'informait peut-être dans le village ; car habitant la Pierre-de-Marbre, qui est assez loin de Donchery, il était fort possible que l'aventure de la jeune fille ne fut pas connue de lui.

Alors, s'il s'informait, il apprendrait, par d'autres, ce qu'elle aurait dû lui dire.

Et il la méprisera, sans doute, parce qu'elle ne pourrait se défendre, ni amoindrir devant lui la faute commise.

Mieux valait tout de suite dire la vérité.

Il lisait sur la figure bouleversée de Marie-Thérèse le cruel combat qui se livrait en son cœur.

—Écoutez, monsieur Jean... ne me blâmez pas... ne me faites